

Avant-propos

Du *De Regimine principum* de Gilles de Rome au Prince de Machiavel, nombreux sont les traités qui reçoivent dans l'Occident chrétien, le nom de *Miroir du Prince*. La matière en est connue : il s'agit, à travers l'exposition des vices et des vertus, d'abord d'éduquer le Prince pour, ensuite, le guider dans le gouvernement de la société terrestre. Ces manuels de bon gouvernement, même s'ils sont le plus souvent adressés au prince, présentent des caractères formels divers et des thématiques parfois éloignées les unes des autres. Les premiers Miroirs voient le jour en France mais, très vite, la circulation et la transmission des premiers traités, la plupart écrits en latin, en assurent l'essor, notamment dans l'Europe méridionale formée par des entités territoriales en contact avec le monde musulman – les royaumes ibériques, les cités italiennes, le royaume de Sicile et Avignon. Du XIII^e au XVI^e siècle, des traductions, puis des adaptations et enfin des créations sont réalisées en fonction des nouvelles réalités politiques de ces territoires, ce qui ne peut qu'induire un renouvellement du genre spéculaire. Les *Miroirs du Prince* du bas Moyen Âge et de la Renaissance sont alors écrits dans les langues vernaculaires qui sont l'expression d'un sentiment d'identité nationale, et ils accompagnent, quand ils ne la précèdent pas, la formation des États modernes de l'Europe méridionale.

Des chercheurs venus de différents horizons, philologues, historiens, politologues mais aussi iconologues ont confronté leurs approches et approfondi la question de la pertinence de la notion de genre spéculaire et partant de son efficacité. Les travaux réunis dans cet ouvrage s'interrogent sur l'écriture – et par là même sur les sources utilisées – et également sur la réception de ces *Miroirs* dont la finalité morale fondée sur l'exemplarité

de la figure princière est souvent supplantée par des préoccupations plus pragmatiques visant la conservation du pouvoir et le renforcement de l'appareil d'État.

Un groupe nourri de contributions s'est concentré sur l'époque médiévale des XIII^e et XIV^e siècles, et démontre l'importance de la tradition orientale dans les traités pour l'éducation des princes, tradition qui se combine à la littérature sapientielle, ce qui donne au genre du *Miroir*, dès cette époque initiale, une très grande capacité d'adaptation à divers contextes d'écriture, à divers genres littéraires ainsi qu'à de nouveaux environnements. Cette plasticité même a fortement contribué à leur diffusion et à leur succès dans le Moyen Âge hispanique. Marta Haro a ainsi étudié les différentes adaptations du *Flores de filosofía*, et montré les liens unissant des œuvres aussi diverses que le *Libro de los cien capítulos*, les *Dichos de los Santos Padres* de Pero López de Baeza et les *Castigos del rey de Mentón* contenus dans le *Libro del cavallero Zifar*. Une contribution tout à fait spécifique à la péninsule Ibérique au genre qui passe exclusivement par l'influence arabe, est constituée par le traité *Poridad de poridades*, un texte traduit de l'arabe vers le milieu du XIII^e siècle. Sophie Coussmacker s'est intéressée tout particulièrement à une partie de ce traité consacrée à la physiognomonie. L'art de connaître et percevoir les caractères des êtres humains d'après leur physique, à travers notamment l'analyse des traits de leur visage, qu'il s'agisse des traits stables et durables (formes, proportions et couleurs) ou des traits mouvants et passagers (mimiques, gestes, comportements, démarches et voix), était déjà considéré par les Grecs, par les Arabes, et par la majeure partie des scolastiques (surtout les aristotéliens hétérodoxes) comme une vraie science. C'est ainsi que depuis la péninsule Ibérique, à travers d'innombrables traductions et éditions, se répand en Europe cette « science » qui, à partir du contexte idéologique arabo-castillan, devient un instrument redoutable entre les mains du prince redouté.

Deux contributions se penchent sur l'œuvre d'Alphonse X le Sage. Dans la première, Irina Nanu analyse les sources de la *Segunda partida*, l'un des premiers *specula principum*, notamment en ce qui concerne les domaines de l'éthique, de la politique et de l'économie, et met en évidence le triomphe de l'aristotélisme formel dès la seconde moitié du XIII^e siècle, courant qui

avait été initié par des écrivains comme Vincent de Beauvais et Wilhelm Peraldus, en passant par Thomas d'Aquin. Dans la seconde contribution portant sur l'œuvre d'Alphonse X, Marta Lacomba questionne la notion d'« efficacité » à partir des prologues des œuvres du roi savant, et remarque que le monarque n'hésite pas à s'appuyer sur des savoirs qui sont interdits aux clercs, comme l'astrologie et l'astronomie, mais qui sont utiles au prince, dans un souci d'efficacité de l'action au service du bien commun.

Vers la fin du XIII^e siècle, l'importance des conseillers du prince est également prise en compte et se pose la question de leur choix et de leur influence. Charles Garcia analyse ainsi le portrait du roi idéal que le franciscain Juan Gil de Zamora offre au roi Sanche IV, à travers les exemples d'une série de personnages illustres de l'Antiquité présents dans le *De viris illustribus*. Le questionnement autour des caractéristiques propres qui fondent un traité et en font un « miroir des princes », est ensuite pris en compte dans un cas précis, celui d'une œuvre de Juan Manuel, le *Libro infinido*. Carlos Heusch montre comment, dans le prologue de son œuvre, l'auteur cherche à acheminer son projet littéraire vers un modèle littéraire bien connu, celui des miroirs, afin de l'utiliser, le pervertir et, de fait, ne parler que de lui et de son propre lignage, faisant du *Libro infinido* le corollaire parfait du *Libro de las armas*.

Mais c'est bien le traité le plus important du Moyen Âge, le *De regimine principum* de Gilles de Rome, qui fut traduit et commenté tout particulièrement dans la péninsule Ibérique qui est au centre de plusieurs communications. Ghislaine Fournès s'est penchée sur la première traduction castillane du traité (1344), celle du frère franciscain Juan de Castrojeriz, qui est intitulée, de façon tout à fait significative : *Glosa*. C'est donc à la fois une traduction et un commentaire de ce traité. L'analyse révèle que la *Glosa* innove et crée un texte neuf, en réponse aux inquiétudes de ceux qui commanditèrent la réalisation du livre, au premier rang desquels se trouve don Barnabé, évêque d'Osma et proche de la reine. Cet exemple montre que, même dans le cas d'une traduction, assortie ou non d'un commentaire, l'écriture d'un Miroir du Prince est toujours une réaction ou une réponse à une situation donnée. Cette conclusion trouve tout son sens dans la contribution d'Hugo Bizzarri, qui démontre que, chez le chancelier de Pedro I^{er}, Pero López de

Ayala, le modèle théorique et érudit de Gilles de Rome ne pouvait lui offrir des réponses dans l'impasse historique dans laquelle il se trouvait. C'est pour cette raison que le Chancelier se tourne vers des modèles appartenant à la tradition orientale pour essayer d'infléchir la politique du monarque.

Dans la couronne d'Aragon a lieu également une réflexion sur le bon gouvernement du prince, comme nous le montre l'analyse que Jean-Pierre Barraqué mène autour de la figure et de l'œuvre du frère franciscain Francesc Eiximenis, notamment de son œuvre inachevée *Dotzen libre de regiment dels prínceps e de communitats apellat crestià*, composée vers le milieu du XIV^e siècle. Les conceptions que développe Eiximenis procèdent de deux abstractions : la première est d'ordre moral, car tout entière tournée vers le salut, et elle exige du prince qu'il soit exemplaire et qu'il règle son gouvernement selon des préceptes religieux et moraux très stricts. La seconde est politique : elle est une théorisation des pratiques de la royauté et des élites urbaines des royaumes de la couronne d'Aragon. En négligeant l'existence des conflits politiques, des divisions institutionnelles et des tentatives monarchiques pour produire un discours et une réalité contraires, elle promeut une forme de « pactisme » qui apparaît, à l'inverse, comme une brillante originalité de cet auteur.

Le retour à la couronne de Castille met en lumière la réflexion menée par les auteurs de *Miroirs du prince* dans l'époque trouble qui précède l'avènement des Rois Catholiques. David Nogales se penche sur un ouvrage de Pedro de Chinchilla, *La Exhortación o información de buena y sana doctrina* (1467). Ce livre, dédié à Alphonse XII de Castille se veut une tentative politique pour enlever toute légitimité à la personne d'Henri IV, présenté comme un tyran, pour, au contraire, rendre légitimes les figures d'Alphonse et de sa sœur Isabelle, par le biais d'une vision non exempte d'un certain providentialisme et même d'un certain messianisme.

Avec le *Doctrinal des princes* de Diego de Valera, composé vers 1475 nous entrons de plain-pied dans le règne des Rois Catholiques. Béatrice Leroy montre par quels procédés l'auteur tisse les louanges du prince Ferdinand, déjà roi de Castille avec son épouse la reine Isabelle, l'assimilant de fait au souverain idéal, roi de la guerre de reconquête, roi de la guerre nationale, et de ce fait, roi de la justice, de la bienveillance autant que de la bienfaisance,

de la charité, et du bel accueil à toutes les sociétés. Comme corollaire à ce traité, en 1493, fut rédigée une œuvre, le *Espejo de corregidores y jueces* par le docteur Alonso Ramírez de Villaescusa, destinée à devenir un vrai manuel pour l'instruction des « fonctionnaires » de la couronne, notamment des *corregidores*. Hector Gassó démontre à quel point ce traité insiste sur l'importance du rôle des lettrés dans les tâches de gouvernance tout en rendant compte de la difficulté pour le prince de bien choisir ceux qui doivent l'assister.

Le travail de David Chao clôt l'époque médiévale proprement dite, et établit l'importance de l'image dans certains textes appartenant d'une manière ou d'une autre au genre des *Miroirs*, *Los Castigos e documentos del rey don Sancho*, *El Libro de la montería* d'Alfonso XI et *El libro del caballero Zifar*. Dans ces codex, la miniature se caractérise par sa capacité à synthétiser des idées et des concepts d'ordre politique et moral : le sens et la portée du texte se trouvent alors transcendés par les représentations royales.

Avec le passage au XVI^e siècle, débute ce qu'on peut appeler le « tournant machiavélien » dans l'histoire du genre du *Miroir du Prince*. Deux communications essaient de cerner l'impact que la diffusion des idées du secrétaire florentin ont provoqué dans l'Espagne des Habsbourg, suite à la publication du célèbre traité de Machiavel, rédigé en 1513 pour gagner la faveur des Médicis qui venaient de reprendre le pouvoir à Florence et qui ne fut publié à Rome qu'en 1532, cinq ans après la mort de son auteur. Alexandra Merle montre l'importance du *Tratado de la religión y virtudes que debe tener el príncipe cristiano para gobernar y conservar sus estados, contra lo que Nicolás Maquiavelo y los políticos deste tiempo enseñan*, publié par Ribadeneyra en 1595, ouvrage qui peut être considéré comme un texte fondateur ou comme un seuil. Il ne s'agit pas seulement d'une réfutation à la fois de Machiavel et des « politiques » présentés comme ses disciples, mais le point de départ d'un courant que l'on appellera « *eticista* » en Espagne et qui permet de concilier le respect d'une tradition véhiculée par les anciens miroirs (vertus du prince, bien commun, salut) et la prise en compte des réalités et des mesquineries de la vie politique. Pour sa part, Elena Cantarino montre comment la pensée politique du règne des trois Philppes est imprégnée des idées machiavéliennes, et essaie de reformuler

une vraie et bonne raison d'État. Et c'est dans cette opération de reconstruction d'un miroir brisé que l'on se rend compte qu'il n'existe pas à cette époque de modèle unique pour satisfaire à la fois la praxis politique et les exigences morales du prince.

Dans le sillon tracé par le traité de Machiavel, la réflexion politique va avancer à grands pas vers ce qu'on peut désormais appeler la « modernité ». Un des premiers exemples est constitué par le quatrième livre d'un traité à l'usage de l'homme de cour, le célèbre *Cortegiano* publié en 1528 par le nonce apostolique en Espagne, le comte Baldassarre Castiglione. Cette œuvre fut promptement traduite en espagnol, dans l'admirable traduction de Juan Boscán de 1534, encouragé à entreprendre cette tâche par son ami intime, le grand poète de la Renaissance Garcilaso de la Vega. Elvezio Canonica relève que le rôle du conseiller du prince est à nouveau mis au premier plan, ce qui induit un paradoxe difficilement avouable, mais dont Castiglione (et les Espagnols par l'intermédiaire de Boscán) a l'intuition : celui de la prééminence inéluctable du premier sur le second, alors que la *forma mentis* de son époque, à laquelle l'auteur ne peut qu'adhérer, démontre la vérité inverse.

Un cas singulier d'écriture d'un miroir composé *ad usum delphini* est celui qu'analyse Fabrice Quero : le *Memorial de cosas notables*, œuvre d'Íñigo López de Mendoza y Pimentel, quatrième duc de l'Infantado, qui paraît à Guadalajara en 1564. Dans cette miscellanée d'histoire antique, conçue par son auteur à l'usage de son fils aîné et successeur au titre ducal, l'auteur revendique son choix d'un discours historique *ad narrandum* et non *ad probandum*. En invitant le destinataire de son imposant ouvrage à le compléter par des passages puisés dans les volumes de la magnifique bibliothèque du lignage Mendoza, il couronne le prince humaniste comme modèle du bon gouvernant.

Enfin, le débat suscité par le traité de Machiavel trouve en Espagne un corollaire dans une nouvelle réflexion sur le rôle de l'histoire et de son utilité. Renaud Malavialle a ainsi analysé deux textes historiques, les *Diálogos* de Pedro de Navarra (1504-1567), en particulier celui intitulé *Quál debe ser el Chronista del Príncipe* (1567), ainsi que la célèbre *Historia general de España* (1601) de Juan de Mariana. La même visée se retrouve dans les

deux traités. Il n'y a qu'un seul salut pour cette grande idée qu'est l'Espagne, et elle consiste en l'éducation humaniste du prince à la fonction de chef d'État, premier magistrat d'une *res publica* dont la forme de gouvernement est justifiée par le devenir historique, par la construction d'une identité hispanique où la religion a joué un rôle constitutif et dont l'unité semble avoir garanti la paix intérieure.

Ce volume, *Le Miroir du Prince. Écriture, transmission et réception en Espagne (XIII^e-XVI^e siècles)*, réalisé à partir du colloque qui s'est tenu à l'Université Bordeaux 3 les 18 et 19 juin 2009 et complété par la suite de contributions extérieures, s'inscrit dans une réflexion portant sur la question des modèles menée par l'Équipe de Recherche sur la Péninsule Ibérique (ERPI/composante d'AMERIBER EA 3656) depuis 2007. L'ensemble des travaux met en lumière – mais sans épuiser la réflexion – les diverses influences, orientale et occidentale, ainsi que la diversité des procédés d'écriture mis en œuvre dans ces ouvrages qui forment, malgré leurs différences, un genre, sans doute grâce à leur finalité commune : imaginer et/ou justifier un ordre politique à la fois pérenne et équilibré dont le Prince est, par la volonté divine, la pièce maîtresse et l'ordonnateur.

Que soient remerciés chaleureusement tous ceux qui ont participé à l'organisation du colloque et à l'élaboration de cet ouvrage : les membres de l'ERPI, les membres du comité de lecture, Paloma Bravo (Université de Dijon), Daniel Baloup (Casa de Velázquez, Madrid), Patrick Henriot (EHESS) et Guillermo Serés (Université Autonome de Barcelone), et, tout particulièrement, Jean-Michel Desvois, qui a réalisé la mise en forme du volume.